L'ATELIER D'ALEXANDRIE
Collection littéraire publiée sous la direction de
M. Rhadamès Lackany

CONFERENCE

Quelques Aspects de la Contestation Humaine à Travers l'Histoire Litteraire, de Socrate à Beaumarchais.

par
M. Joseph Déchanet

Texte d'une Conférence donnée sous les auspices de l'« Atelier d'Alexandrie », le lundi 16 Février. 1976, au Centre Culturel Français d'Alexandrie.

LES EDITIONS DE L'« ATELIER D'ALEXANDRIE »
6, rue Victor Bassili, 6
ALEXANDRIE
1976

L'ATELIER D'ALEXANDRIE

LES CONFERENCES DE L'ATELIER D'ALEXANDRIE

Collection publiée sous la direction de

M. RHADAMES LACKANY

Le but de cette collection est de publier quelques unes des conférences les plus marquantes données au Siège de « L'ATELIER D'ALEXANDRIE » ou sous ses auspices ; cette sélection a pour but de garder et conserver le texte et permettre sa diffusion à un plus vaste public, sous fome de brochure

" L'ATELIER "

Groupement littéraire & artistique
6, rue Victor Bassili, 6, rue des Pharaons
Alexandrie — Tél. 20526

Lundi 16 Février 1976

QUELQUES ASPECTS DE LA CONTESTATION HUMAINE A TRAVERS L'HISTOIRE LITTERAIRE DE SOCRATE A BEAUMARCHAIS (*)

Tel est le sujet que je propose ce soir à votre attention. Je sais combien le public de l'Atelier et Alexandrin compte d'esprits délicats, fins, cultivés, exigeants, et je viens l'affronter, et pour parler contestation, au risque d'être contesté, victime de mon propre exposé !...

Ouvrons ensemble quelques dossiers de l'Histoire des Lettres ; celle-ci est l'histoire de l'Homme, car la littérature est le reflet de la vie. C'est l'Homme que nous trouvons, dans les livres, dans les activités, littéraires, racontés, décrit, chanté ; nous l'écoutons, nous le voyons agir, nous entendons les balbutiments de sa pensée, nous devinons ses sentiments, ses émotions : ses joies, ses espoirs, ses angoisses, ses amours, ses peines. « L'Histoire, a dit Michelet, est une resurrection » : l'histoire littéraire recrée l'homme des siècles disparus, c'est un « Album de famille du genre humain » ; grâce à elle, il surgit devant nous, comme un frère, tel un autre nous-même, frémissant de vie, avide et insatisfait, jaloux de ses prérogotives et prêt à les revendiquer. La contestation n'est pas un phénomène social particulier à notre temps : c'est un trait essentiel de notre nature d'homme.

(*) Conférence donnée sous les auspices de l'« Atelier d'Alexandrie » le Lundi 16 Février 1976 au Centre Culturel Français d'Alexandrie.

Qu'est-ce que la contestation ? Voyez ces cortèges d'étudiants, ces défilés de lycéens, ces meetings d'ouvriers ; ils crient, scandent, chantent, proclament par des tracts et des banderolles que quelque chose ne va pas qui les touche, qui affecte leur vie d'hommes ; ils rejettent une situation acquise, ils remettent en question une position établie, une tradition, un usage, une loi. Ils exigent un changement et essaient, maladroitement parfois d'analyser le malaise qui les opprime. Ils démolissent, par une critique violente et agressive, un certain statut social, et politique, pour une autre qui leur semble plus juste et plus conforme aux aspirations du groupe qu'ils representent.

Le contestataire fait le procès du passé ou du présent, en vue d'amenager, en un sens harmonieux, l'épanouissement des facultés, des besoins, des désirs de l'Homme. Il traduit le refus d'une vie inhumaine, dangereuse, ou simplement un besoin de changement, rupture avec la monotonie d'une existence trop confortable, trop bien règlée, et sans aventure : Il part à la «quête d'autres chose vers un pays où l'on n'arrive jamais » ; cette quête qu'exprime Chateaubriand par la voix de René : « Levez-vous, orages désirés, qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie... ! »

Cette attitude, qui naît d'un appétit naturel, d'un besoin vital ou d'un instinct de défense est en fait une aspiration au progrès : elle est souverainement légitime et noble. C'est l'attitude d'un être raisonnable, pensant, qui ressent inconsciemment qu'il est dynamique et perfectible, et non une masse statique, fixée, inerte...

« Borné dans sa nature, infini dans ses vœux.

L'Homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux... »

Si l'homme est un infini de grandeur, ses aspirations aussi seront infinies :

« Et tout le grand ciel bleu n'emplirait pas mon cœur » dit un jeune ambitieux de Victor Hugo.

En même temps, il est infiniment petit, faible et fragile, « un roseau pensant » ; ses désirs risquent donc fort d'être perpétuellement frustrée, mais il est dans sa nature de ne pas abandonner, de ne renoncer jamais. Alors il conteste, et ses revendications le suivent, tenaces, sur le chemin des siècles.

Constetation et jeunesse sont deux notions qui, loin de s'exclure, s'attirent en vertu d'une loi quasi physique : c'est au temps où la poussée vitale est la plus impétueuse que les désirs sont les plus impérieux et les appels les plus exigeants. Rien donc de plus normal et les pétulances de la jeunesse. « La jeunesse est le moteur de l'Humanité ; « la réserve grondante des énérgies du monde ». Il nous est parvenu un vers très ancien d'un poète grec inconnu, plein de profonde et naive psychologie :

« Aux jeunes les projets d'avenir ; aux gens d'âge mûr, les réalisations. Quant au vieux... comment traduire, sans offenser, disons, vos oreilles ? : Aux vieux, il ne reste plus que ces petits bruits innocents qui s'échappent sournoisement par les portes de derrière, et peu efficaces, bien sûr ! pour réformer le monde.

Le contestataire est un porte-parole, qui interprète les besoins, les tendances d'un groupe ou d'une époque. Il est témoin (testis) il atteste, il porte un témoignage, il prends à témoin les indifférents et veut secouer leur inertie. Il ne parle pas en son nom. Son témoignage est acte collectif : il témoigne avec d'autres (tel est le sens du préfixe cum : cum-testatur).

Volontier il adopte le langage et les allures d'un prophète,

d'un messager d'un messie. Il fait école et autour de lui, s'amasse une meute de jeunes disciples à la voix forte.

Aujourd'hui, les moyens de communication amplifient les cris, j'allais dire les aboiements de la revendication : la presse, le livre, la radio, la télévision, le disque apportent à la contestation une ampleur qui transforme le plus léger bruit en un roulement de tonnerre à retentissement mondial. Le phénomène contestataire est « accusé », « publicité » (pardonnez-moi ce néologisme) par les moyens modernes de diffusion ; il n'est pas nouveau, il reste, pour le fond, toujours le même dans ses grandes lignes, avec ses accompagnements de jeunesse et d'idéalisme.

Nous allons maintenant retrouver les éléments de notre définition dans la compagnie de quelques contestataires qui se sont manifestés avec plus ou moins de bonheur, sur les tréteaux de la comédie humaine.

Voici tout d'abord Socrate, une sorte de hippie adulte, égaré dans le siècle de Périclès, il y a 2400 ans. Il va nus-pieds, en tous temps, en tout lieu. Je l'imagine chevelu, mais tous ses bustes nous le montrent chauve comme un œuf. En revanche, il porte, désordonnée, la barbe des philosophes ; son vêtement est négligé ; les contingences ne l'intéressent pas. Il loge où il peut et pique dans les assiettes.

Ce petit homme sans apparence s'attaque, aux dieux du Panthéon Olympien, ce carnaval de divités qui ne tiennent pas leur rang, autoritaires et naïves à la fois, marionnette-

égoïstes et cruelles, que l'on achète à coup de sacrifices et que l'on roule à coup de backchiches ; il ose les tourner en dérision, pour leur substituer un Dieu unique, transcendant et providentiel. Comme la religion est alors le pilier de l'Etat, inspire toute la vie, publique et privée, règle la société, Socrate est un dangereux révolutionnaire qui «ébranle les colonnes du temple...» Tôt ou tard il surviendra quelque affaire...

Autour de lui, se rassemblent des disciples, des jeunes surtout : regardons les un instant : non pas dans l'amphithéâtre d'une université, mais cheminant ensemble aux bords verdoyants de l'Ilissos, sous les platanes, tandis que là-haut crissent les cigales. Ainsi nous les montre un dialogue de Platon. Et que fait-il avec ses élèves ? Il conteste : C'est à dire qu'il provoque la discussion ; il leur demande de « mettre sur le tapis » où il lance lui-même une idée, une thèse qu'on va ensemble « passer au crible », tester ensemble (**cum-testatori**) c'est à dire en mesurer, ensemble, la valeur, le poids, la solidité : **il s'agit de tester une idée.** Lui, il attaque, il démolit, il déblaie le terrain : c'est le premier temps de sa dialectique ; il « ironise » il fait éclater le ridicule de l'erreur ou du raisonnement, il pousse son antagoniste aux dernières conséquences de ses affirmations. Du choc des idées, jaillit la lumière : il oblige son interlocuteur à « **accoucher** » d'une pensée droite et juste, grâce à un raisonnement sans faille : c'est la « **maieutique** », deuxième phase de sa méthode : ce mot signifie : accouchement. Je vous signale en passant que la mère de Socrate était sage-femme. Ainsi, la contestation devient procédé pédagogique, cheminement vers le vrai.

Il fonce dans les idées toutes faites, les préjugés, les théories

à la mode, renverse les sophismes des mandarins de l'époque, dont certains qui avaient la langue bien pendue se vantaient de pouvoir soutenir aussi bien le blanc que le noir. Mais que d'ennemis il suscite dans l'ombre! Et comme les jeunes trépignent d'enthousiasme à l'école de ce non-conformisme ! Lui, il se dresse contre les gens en place, les faiseurs d'opinion, les brasseurs d'air, les « anémogènes », les producteurs de vent, grandiloquents et vides, prétentieux et sûrs d'eux qui pullulaient alors sur l'Agora, comme ils pullulent sur tous les Agoras du monde.

Il établit simplement que si l'homme est grand par sa pensée et sa raison, il est en même temps limité, et doit, pour survivre, fuir l'excès, la démesure, ne pas outrer sa nature, rester à sa place et cultiver la modération, dans une cité harmonieuse de laquelle il bannit les tyrannies et les oppressions, les mégalomanies et les entreprises démesurées qui sortent de l'échelle humaine.

Dans une prison, quelques instants avant de mourir, il dit en manière de testament : « Ce que je sais, c'est que je ne sais rien ». Vaste message d'humanisme ! Imaginons seulement Socrate passant au crible de son ironie les slogans et les publicités modernes, les professions de foi politiques et les déclarations ministérielles... Quel carnage !

Accusé d'athéisme, on lui reprochera aussi de corrompre la jeunesse. Ouvrons cet admirable dialogue de Platon, « le Banquet » ; nous ne sommes plus au bord de l'Ilissos, ni sur l'Agora, mais chez un ami du Maître qui ouvre sa maison à Socrate et à un groupe de disciple pour un débat sur l'Amour. Tandis que, fidèle à sa méthode d'ironie et de maieutique, Socrate plane dans les nuances les plus raffinées d'Eros et d'Agapé, voici

qu'on entend dans la rue le bruit d'une joyeuse troupe, des cris, des rires, des paroles hautes, de la musique, des chansons. Alciabiade, un « fils spirituel » de Socrate, fait une entrée fracassante avec un cortège de jeunes chahutiers. Socrate, fronce les sourcils — pour la forme — et l'invite à participer à la discussion. Alcibiade est « un peu parti » et voilà qu'il débite d'un trait un magnifique discours d'hommes ivre, sur l'Amour, Socrate s'en empare et nous emporte dans les hautes sphères de métaphysique.

Par une nuit de l'année 410 av. J.C:, des statues de divinités sont mutilées et brisées à travers la ville. Simple exploit de « fêtards » ou protestation de « casseurs » contestataires contre la vieille religion et contre une société qui se sclérose ? « Voilà, dit-on, où mènent les idées subversives ! ». Il mourra donc, ce Socrate, « premier martyr du monothéisme » : réduit enfin au silence, il boit la cigüe, dans sa propre prison, après avoir réconforté d'une plaisanterie, ses disciples effondrés.

Socrate était un thoéricien un peu perdu dans les nuages, un philosophe qui contestait dans l'abstrait, par les armes de la métaphysique. Voici un de ses «élèves», très indépendants, qui, lui, conteste, en les appelant par leur nom, les personnalités en place, vivantes, en chair et en os, et c'est par le théâtre que sa voix nous est transmise : j'ai nommé Aristophane, auteur d'une quarantaine de comédies truculentes qui font encore, dans leur version originale, la joie des spéctateurs et des touristes internationaux, lors des Festivals d'Athènes ou d'Epidaure. Il attaque d'abord sur le terrain politique, à travers les mises en scènes les plus farfelues. Jetons un coup d'œil sur la pièce « Les Oiseaux » : La vie n'est plus tenable sur terre et particulièrement à Athènes, parce que... et parce que... à cause de

celui-là, et encore à cause d'un tel... Nombreuses allusions contemporaines, avec noms et précisions en tout genre. Des malins émigrent là-haut, dans les nuages, chez les oiseaux et y fondent une ville : Néphélocogguia, Coucouville-les-Nues, si vous voulez : espèce de cité idéale où tout d'ailleurs ne va pas tout seul. Surtout que les Dieux, gênés par cette construction qui s'interpose entre les hommes et eux, ne voient plus humer la bonne odeur de la graisse des barbecues sacrés. Reprise de la satire religieuse Ancêtre de nos chansonniers, Aristophane, artiste « ès-mise en boîte », conteste par le déchaînement d'un gros rire intarissable, ayant compris très tôt que rien ne tue aussi bien que le ridicule...

Il est pacifiste et la guerre lui fait horreur. Or Athènes est en guerre contre Sparte, c'est la Guerre du Péloponèse, un conflit pourri qui s'enlise. Il pense que la paix, fût-elle bancale, vaut encore mieux que la guerre et il le proclame à travers mille situations burlesques, dans sa pièce de « Lysistrata ». Il prend position pour la paix immédiate. Serait-il un ancêtre du M.L.F. (Mouvement pour la Libération des Femmes) et le champion de la libération des femmes ? Jugez vous-mêmes ! Il pense que les femmes ont leur mot à dire sur la question. Les hommes seuls décident et font les guerres : Ce sont les femmes qui décideront et feront la paix. Une parenthèse : « Si les femmes étaient au pouvoir, il n'y aurait plus de guerres dans le monde », disait récemment Madame Sadate (*). Donc, une Athénienne, Lysistrata, pour contraindre les politiciens et les généraux à conclure la paix, réunit en meetings les femmes

---

(*) Dans une déclaration rapportée par le Nouvel Observateur (No. 581).

d'Athènes et des principales villes de la Grèce. Elle leur fait jurer de... faire la grève, de se refuser à leurs maris tant que la paix ne sera pas signée. Les femmes s'emparent même de l'Acropole et s'y retranchent. Les hommes sont bien ennuyés. De son côté, Lysistrata avec ses femmes a beacoup de mal à faire respecter les résolutions votées ; la nature parle et il y a des fuites... Enfin les pourparlers sont entamés, on célèbre la paix et tout le monde est bien content de se retrouver, dans la grande réconciliation de l'amour.

Quittons un instant notre Aristophane au gros rire et franchissons vingt siècles : nous voici en 1668. Racine, oui, notre grand Racine vient de perdre un procès, mais cette infortune lui a permis de voir de près les travers et les mœurs du Palais, les injustices de la Justice. Il veut maudire ses juges et contester le système judiciaire. Il s'abrite, dis-je, derrière Aristophane : il écrit la comédie des Plaideurs, laquelle est transportée presque littéralement du grand comique grec. Dans sa pièce « Les guêpes », Aristophane s'en prenait aux mœurs judiciaires d'Athènes, corrompues par l'argent et les trafics d'influences. La transposition était facile, les habitudes malsaines n'ayant guère changé, puisque l'humanité est éternelle, avec ses mêmes érrances et ses corruptions. C'est donc **encore le rire** du Rabelais grec (bien épuré) qui scande les tirades bouffonnes de Dandin et de Chicaneau.

Fermons le dossier grec de la contestation ; nous n'en avons vu, rapidement, que quelques aspects. Il en est bien d'autres. Le premier mot du plus vieux poème de la littérature occidentale, de l'Illiade, est un mot de contestation, qui ouvre la série des querelles (homériques bien sûr... !) qui remplissent ses 30.000 vers :

«Ménin»... Ressentiment, protestation, colère revendicative : Achille, fils de Pelée, conteste à Apollon lui-même l'attribution d'une captive qui lui revenait ; contestation qui va déclencher une bataille de 10 années. Voilà ce que chantait Homère il y a trente siècles.

Et « la petite Antigone », qui se campe devant le tyran Créon pour lui dire qu'elle refuse sa tyrannie, qu'elle rejette ses édits et ses lois fantaisistes : « Pour qui te prends-tu, toi qui penses que tes décrets m'empêcheront de suivre les lois des Dieux, non écrites, immuables et éternelles... ? »

Quelle vie, quelle vérité humaine, quelle présence, quel réalisme, dans ces vieux palimpsestes poussièreux enfouis dans nos Bibliothèques Nationales ! Et comme l'Humanité est toujours la même ! Cela aussi, c'est une leçon de modestie à l'homme du XXème siècle, qui marche droit dans les chemins de l'espace mais qui trébuche sur les voies terrestres de la sagesse et du bon sens, qui croit avoir découvert la lune et qui a bien du mal à « se connaître lui-même » !

Connais-toi toi même : c'était la devise de Socrate.

Nous ne quittons pas l'Humanisme grec, lorsqu'au XVIème siècle, nous revivons les ferventes années de la Renaissance, où triomphe le culte de l'Hellénisme, où les érudits, les philosophes, les linguistes se nourissent de la pensée antique et élaborent, abeilles diligentes, le miel de la pensée moderne.

De l'humanisme, naît i'idée de liberté, de libre action, de pensée libre, de libre examen : l'abbaye de Thélème est fondée...

«Quand une fois on a pris la multitude par l'appât de la liberté, de Bossuet, elle suit en aveugle, pourvu qu'elle en entende seulement le nom. »... Le XVIème siècle s'ouvre par la plus formidable des contestations : celle de Luther. Servie par la découverte de l'imprimerie, « sœur des Muses et dixième d'entre elles » (du Bellay), Luther diffuse la Bible en langue populaire allemande, répand partout libelles et chansons, au service de sa doctrine : la contestation prend ainsi des proportions mondiales et les allures d'une révolution moderne. Le libre examen est servi à tous, à domicile, partout : c'est à dire le droit de voir, de juger, de critiquer, de proposer. La contestation n'est plus désormais l'affaire d'une école philosophique ou d'un individu : elle devient un fait sociologique, de portée universelle.

Laissant de côté la contestation théologique, nous allons découvrir un contestataire fort sympathique : Rabelais. Il n'est pas possible de faire ici un inventaire même sommaire de son œuvres immense, bouffonne, touffue, gigantesque : « Les Horribles et espoventables faicts et prouesses du très renommé Pantagruel, Roy des Dipsodes, fils du Grand Géant Gargantua ». Selon le conseil de l'auteur dans la Préface, « il nous faut casser l'os de la plaisanterie pour sucer la substantifique moelle des idées ». Nous sommes avertis : ce livre bouffon est plus sérieux qu'il n'en a l'air !

A l'époque de Rabelais (1530), la langue française n'est pas encore fixée ; c'est presque encore du latin, du latin vulgaire, modifié par les apports du gaulois, du celtique et du roman. La Sorbonne et les jeunes universitaires, qui font la loi s'expriment en latin et méprisent le bon langage de chez nous. Une littérature néo-latine connaît alors une certaine faveur et prétend s'imposer.

Rabelais conteste cette emprise, ce monopole et revendique le droit à une vraie langue « bien françoise et gallique ». Son héros, le jeune Pantagruel, rencontre à Orléans un écolier (= étudiant) limousin qui, pour l'éblouir, lui conte la belle vie des escholiers parisens, en un langage « sorbonicard », pédant et nous cauponisons, en despumant la verbocination latiale, ès Nous déambulons par les compites et les quadrivies de l'urbe et nous cauponisons, en despumant la verbocination latiale, ès taverne de la Pomme du Pin, belles spatules vervecines perforaminées de pétrosil... » Ce qui veut dire : « Nous passons la Seine matin et soir. Nous nous promenons par les rues et les places de la ville ; nous dégustons en parlant latin, dans la taverne de la Pomme du Pin, de belles épaules de moutons piquées de persil... ».

C'est un mauvais latin, un latin de cuisine, c'est le cas de le dire ; mal habillé en français. Pantagruel (porte parole de Rabelais) l'interrompt: «Quel diable de langage est-ce là ? » Et il lui administre une solide raclée à coup de bâtons. L'escholier réagit, jurant en termes crus selon le patois limousin authentique.

— « A la bonne heure ! s'écrie Rabelais. Que voilà donc enfin un vrai parler qui dit juste ce que doit ! »

Contester les professeurs, les programmes, les méthodes d'enseignement : ce n'est pas chose nouvelle. Justement Rabelais s'insurge contre la pédagogie officielle de son temps, contre la scolastique universitaire, livresque, sans rapport avec la vie, qui fait appel à la mémoire mécanique, étouffe l'intelligence, la reflexion, les élans de la fantaisie et de la curiosité. Le jeune Gargantua est d'abord soumis à ce régime : on lui fait apprendre des livres « par cœur et au rebours » ; il connaît des calendriers, des almanachs et des traités « dans les deux sens, par cœur

et à revers » ; résultat : l'élève géant en devenait « fou, niais, tout rêveux et rassoté ».

On change de maître et de méthode. Le nouveau précepteur fait des merveilles. Education harmonieuse du corps et de l'âme, avec sport, culture, physique, marche, course natation ; pratique de la musique ; études des sciences de la nature ; ouverture de l'esprit par la recherche, l'observation directe, les contacts humains, les échanges de vues, les discussions, une saine contestation pédagogique inspirée de celle de Socrate, dans la détente et la liberté. Tournant le dos à « l'infélicité et calamité gothique » (les méthodes du Moyen-Age). Rabelais jette les bases de la pédagogie moderne. Voilà une contestation féconde !

Comme Aristophane, Rabelais est pacifiste. Malheureusement, sa génération est marquée par le conflit entre Charles Quint et François 1er. (Marignan 1515) : lequel des deux « Grands » dominera l'Europe ? : il s'agit de la suprématie impériale, nous disons aujourd'hui « l'impérialisme » : l'Histoire est une résurrection, nous l'avons dit au début de cette causerie. En ce début de du XVIème siècle, des foyers de guerres religieuses s'allument un peu partout. Le spectre de la guerre apparaît, en filigrane, derrière les bouffonneries du Gargantua. Rabelais conteste la légitimité des guerres, surtout des guerres de conquêtes et d'expansion. Elles naissent pour des motifs futiles, n'apportent que peu d'avantages et c'est le peuple qui paie la note, par la ruine et les misères qu'elles engendrent. Fidèle à sa manière, il expose sa thèse sous forme burlesque: dans les pages consacrées à la « Guerre Picrocholine » : une contrée entière est ravagée, des villages brûlés des fermes détruites, des morts jonchent la plaine, pour une histoire de « fouaces », de galettes, de tartes que les boulangers de Picrochole ont refusées aux vignerons de Grandgousier.

Le « Tiers Livre » consacré surtout aux aventures de Pantagruel et de Panurge, nous conduit au pays des Chats Fourrés : se sont les juges, les avocats, les procureurs, habillés d'hermine. Rabelais conteste la justice de son temps. Pantagruel arrive au pays de Miralingue (des beaux-parleurs) brûle d'abord « la fatrasserie de papiers qui ne sont que tromperies, cautèles diaboliques, et subversion du Droit ». Tous les contestataires, dans toutes les Révolutions, commencent par brûler les paperasseries, les archives et les dossiers des bureaux et des Préfectures. Rabelais dit que la paperasserie « étouffe et noie la sapience » (la sagesse, le bon sens). Quant à la justice, elle est aux mains des chats fourrés, « bêtes mult horribles et espovantables ; portent pour leur symbole et devise, tous et chacun, une gibecière ouverte (pour recevoir les amendes et les cadeaux « graisse-patte »), ont aussi les griffes tant fortes longues et acérées que rien ne leur échappe depuis qu'une fois l'ont mis entre leurs serres... Plusieurs scènes truculentes et parodies de procès viennent confirmer ce noir portrait.

Vers 1540, de jeunes turbulents se groupent en une bande qu'ils appellent d'abord « la Brigade » : Cette dénomination traduit leurs intentions belliqueuses ; ils veulent la bagarre. Ils pensent provoquer une révolution une sorte de pronunciamento, destiné à renverser les autorités régnantes. Comme il s'agit d'une querelle littéraire, le sang ne coulera pas, mais beaucoup d'encre et de paroles et des échanges de « mots ». Les meneurs sont deux jeunes étudiants humanistes, Pierre de Ronsard et Joachim du Bellay, tous deux à moitié sourds : et qui frapperont comme tels... avec eux, cinq «durs», passablement

intolérants et mordants. Leur groupe change de nom et s'appelle « La Pléïade » en souvenir de sept poètes grecs qui fleurirent ici même, en Alexandrie, au temps de Ptolémée Philadelphe. Tous brûlent du feu sacré, s'attribuent une mission et travaillent, en de furieuses veilles, à l'élaboration de leurs artilleries.

Quelle est le programme de cette Pléïade, qui veut se faire entendre **«jusques aux cieux»** ? Il comprend d'abord une **«défense»** de la Langue Française, contre les pédants qui parlent latin et croieraient s'écorcher le gosier en articulant la moindre syllabe de Français ; qui considèrent la langue latine comme noble, le français comme roturier. Ils reprennent, avec la vigueur outrancière de la jeunesse, le flambeau allumé par Rabelais. La querelle n'est pas encore liquidée et l'enjeu est d'importance. Ils vomissent les tièdes, les partisans au passé et optent pour l'avenir, pour une langue nationale, originale et riche. Ils canardent de traits enflammés la Sorbonne, les universitaires, les tenants de la tradition, les poètes englués dans l'imitation servile et le démarquage médiocre des chef-d'œuvres antiques, les savants, les prêtres qui prêchaient au latin, les théologiens, les médecins qui professent et écrivent en latin.

Notez que du Bellay ne rejette pas en bloc le patrimoine de la culture gréco-latine : tout au contraire, il souhaite que les anciens nourissent la pensée et l'inspiration de l'écrivain moderne, mais sans éteindre les élans vers les voies nouvelles, vers des genres neufs, des thèmes modernes. S'ils rejettent le parler latin, ils le pillent pour en façonner des milliers de mots que nous employons encore aujourd'hui, accomodés à notre génie national.

Du Bellay rédige, au nom du groupe, un manifeste : **« Défense et Illustration de la Langue Française »**, en 1549.

Epigrammes et pamphlets circulent, voire les billets injurieux. C'est le bon chancelier Michel de l'Hospital qui calme les combattants et met du baume sur les plaies.

La contestation des « **jeunes turcs** » de la Pléïade fut profitable : A partir de cette date, le latin est pour toujours une langue morte. Ils ont assuré le triomphe de la langue française, lui ont donné ses quartiers de noblesse, ils l'ont enrichie et dotée d'un vocabulaire original ; de genres naïfs ils l'ont sortie des ornières de la routine et ont préparé son épanouissement futur. Ronsard et du Bellay ont bien mérité de la langue française.

Ronsard ne conçoit la poésie que chantée : « **La poésie sans instruments et sans la grâce d'une seule voix, n'est nullement agréable** ». Il se fait parolier de chansons ; la musique est alors en plein essor ; les musiciens à la mode lui prêtent leurs voix et leurs instruments: Certon, Goudinel, Muret, Jannequin mettent en musique ses odes et sonnets. Lui même suggère des airs pour certaines pièces des « **Amours** ». Entre 1575 et 1578, paraissent six éditions de ses œuvres poétiques mises en musique. Les nouvelles théories, la nouvelle langue portée ainsi sur les ailes de la chanson atteignent le public. Le malin en avait compris la force publicitaire. Somme-nous si loin de nos chanteurs poètes d'aujourd'hui, Trénet, Léo Ferré, Beart, Brel, du guitariste-chanteur-compositeur Brassens, Grand Prix de poésie de l'Académie Française ?

On lit couramment dans les Manuels d'Histoire Littéraire que le XVIIème siècle, le Grand Siècle, est le siècle de l'ordre, du raisonnable, de l'autorité, de la ligne droite... Croyez-vous que la contestation, phénomène de désordre, de déraison, d'indépendance, puisse germer dans ce terrain si bien ratissé ? Il convient de nous méfier des idées « toutes faites » et des images trop simplistes du passé.

Le roi détient, en vertu du Droit Divin, une autorité absolue et indiscutable : « L'Etat c'est moi ! » Le même absolutisme règne sur le monde des Lettres : Vaugelas, Malherbe, Boileau et son équipe fixent les normes exclusives de l'Art. Richelieu et l'Académie exercent la police des Lettres, décernent et eux seuls, les « labels » de valeur. Les pensions ne sont attribuées qu'aux écrivains dociles. Les plumes indépendantes sont brisées ou courent dans l'ombre sur des papiers clandestins, avec peu d'espoir de « faire carrière ».

Cette mise en condition des Lettres Françaises était sans doute nécessaire : il fallait digérer et ordonner les apports massifs de la Renaissance humaniste. Ce dirigisme a produit les jardins « à la Le Nôtre », droits, réguliers, réctilignes, sans mauvaises herbes. Il a vu naître le théâtre des trois unités et la langue impéccable de Racine, et de Molière. Ce n'est déjà pas si mal !

Mais il existe aussi des gens qui aiment se promener dans les sentiers tortueux, parmi les herbes folles et les aspérités imprévues de la nature. Ils vous diront qu'ils ont froid dans les parcs bien dessinés et qu'ils s'endorment aux cadences trop régulières de la musique ou de l'alexandrin classiques.

Ils vous citent la vieille histoire du Lit de Procuste : ce bandit étendait ses victimes sur un lit ; il coupait tout ce qui dépassait: malheur aux grands! Quant aux petits, on leur tirait sur les pieds pour les amener aux normes. Les lois classiques et leurs gardiens ressemblent, pensent-ils à ce lit, d'uniformité et au cruel Procuste. Les originaux, ou simplement les gens trop personnels n'y sont pas à leur aise...

Or, il y eut au XVIIème siècle des irréguliers, des fantaisistes, qui ont essayé de courir hors des chemins et de chanter des musiques dodécaphoniques.

Je citerai Mathurin Régnier auteur de Satires, adversaire de Malherbe « rebelle au collier », il revendique son indépendance : « Apollon, dit-il est gêné par de sauvages lois ». Il ne fera pas carrière on le relègue parmi les troublions de notre histoire littéraire. Il présentait pourtant un réel intérêt. « Il dépasse les imaginations de Goya » a-t-on dit. Deux siècles plus tard, Musset a pour lui une pensée :

« Otez votre chapeau : c'est Mathurin Régnier,
De l'immotel Molière immortel devancier ! »

Connaissez-vous Théophile de Viau, un gascon exubérant qui s'enivre de tout ? « Il faut avoir de la passion, non seulement pour les belles femmes, mais aussi pour toutes les belles choses. J'aime un beau jour des fontaines claires, l'aspect des montagnes, l'étendue d'une grande plaine, de belles forêts, l'Océan, ses vagues, son calme, ses rivages,... jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique ».

Evidemment ce langage romantique qui pourrait être signé Lamartine ou Hugo, ou Baudelaire — Pensez à tel de ses « **Petits poèmes en prose** » — est de l'Hébreu pour les tenants de la raison pure, en un siècle qui ignore totalement le sentiment de la nature et l'échologie.

Théophile, lui non plus, ne supporte ni licol, ni harnais Ses poésies et ses aventures scandalisent ; on l'exile ; mais il est si plaisant en compagnie, qu'on le réclame ; on lui pardonne. Il meurt à 36 ans. Les officiels l'ont méconnu, mais il est tout de même le best-seller des poètes français du XVIIème siècle, « le Victor Hugo, le Rostand de son temps », a-t-on écrit. Jusqu'en 1677, ses œuvres bénéficient de 60 éditions.

« J'approuve que chacun écrive à sa façon.
Mon âme, imaginant, n'a point la patience

De bien polir les vers et ranger la science.

La règle me déplaît, j'écris confusément.

Jamais un bon esprit ne fait rien qu'aisément ».

C'est l'antithèse de l'Art Poétique de Boileau et le contre-pied du célèbre conseil à l'écrivain :

« Vingt fois sur le metier remettez votre ouvrage ;

Polissez-le sans cesse et le repolissez ».

Exécuté par Boileau, Théophile de Viau dort « le froid et ténébreux silence de l'oubli » qu'évoque un de ses poèmes.

Une autre « tête de turc » de Boileau : Saint Amand, un énorme Normand, animé d'une prodigieuse fureur de vivre, fondateur et chef de la confrérie des Biberons. Trônant sur le tonneau, il chante les nourritures terrestres..., j'allais dire la Grande Bouffe, les « Goinfres », les « melons », les boissons, le tabac, émule en poésie, par le réalisme de ses traits accusés, de Callot et de Jordaens, avec ses kermesses et ses hollandais truculents aux trognes fleuries. Enfant terrible, perdu dans les jolies parterres qu'il saccage, les arbitres officiels des élégances ne le prennent pas au sérieux et le vouent aux oubliettes.

Un mot aussi de Scarron, infirme, bancal, cul-de-jatte, bossu, mais qui fit rire toute la France au moment de la Fronde et encore après, par ses octosyllabes burlesques... Son plus beau coup fut peut-être de léguer sa femme au Roi-Soleil : la Veuve Scarron, Françoise d'Aubigné, Marquise de Maintenon et Reine de France. Elle épousa Louis XIV en 1684. Quelle trouvaille dans le genre burlesque, posthume, mais magistrale, du cul-de-jatte !

Tous ces irréguliers, insoumis et rebelles, ont crié, comme il l'ont pu, leur besoin d'indépendance et exprimé leurs aspira-

tions. Ce n'était pas facile alors, ni sans risques. Leur contestation s'est perdue dans le bruit des polémiques et a été étouffée officiellement. Avec de bonnes intentions, Malherbe et surtout Boileau ont peut-être tari une veine littéraire originale qui eût pu être féconde. Des critiques ont regretté qu'à côté de l'idéal classique, l'imagination, la fantaisie, le libre lyrisme n'aient pu prendre essor. Peut-être, l'un ou l'autre de ces irréguliers cachait-il l'étoffe d'un Rimbaud, d'un Claudel... ? Mais il est toujours délicat de refaire le passé avec des « si »...

Le « Cas Corneille » mérite qu'on s'y arrête. Corneille contestataire ? Cet avocat raté écrit des pièces pour se consoler de ses bégaiements qui l'empêchent de plaider. Un acteur de talent, Mondory, passe à Rouen ; il emporte dans sa poche une comédie de Corneille dont la lecture l'enchante : **Mélite.** Et c'est le grand succès. Corneille monte à Paris pour analyser sur place les raisons de cette gloire qui l'étonne lui même. On lui apprend qu'il existe en littérature des lois, des règles qu'il importe de respecter, par exemple celle des 24 heures, celle de la biénseance, celle de la distinction des genres. Le « Grand Corneille » s'allonge, bon gré mal gré, sur le lit de Procuste. Il entasse, il comprime, serre tant bien que mal, entre midi et midi, dans l'étroit appartement de Chimène, querelle, confidences, soufflet, provocation, deux duels, plusieurs duo d'amour, attaque des ennemis, bataille, poursuite devant le tribunal royal, procès... C'est le Cid de 1636. Un triomphe ! On dit alors : « Beau comme le Cid ». C'est neuf, c'est jeune : non pas un sujet mythologique, ni grec ni latin, mais moderne, espagnol, une tragi-comédie, avec du mouvement, du lyrisme, de l'épopée. Le talent de Corneille éclatait malgré les contraintes imposées à son génie ; un chef d'oeuvre est né. Victor Hugo, dans la Préface de « Cromwell », voit dans le Cid une pièce romantique ; il rêve de ce qu'eut donné un Corneille libre : un Shakespeare français...

Les pontifes et gardiens de canons littéraires lui suscitent une querelle : succès peut-être, mais pas un régulier ; les principes d'abord. Un chef d'oeuvre qui ne répond pas aux principes ne peut pas être un chef d'oeuvre. Les épigrammes, les pamphlets, même les insultes : le grand homme se fait traiter de « Corneille déplumée » ! Les jaloux découvrent qu'ils avaient eu tort d'admirer trop vite et ne pardonnent pas que Corneille ait eu du génie « malgré eux ». Richelieu clot la querelle d'autorité et met Corneille hors de cause. Mais le grand homme étouffe d'indignation et de contrainte. Il se tait. Il produira encore des chef-d'œuvres, Horace, Polyeucte, Cinna : classique, bien dans la ligne : mais le jardin d'exubérance est devenu un parc...

Du lit de Procuste, passons, si je puis dire, à celui de l'Incomparable Arthénice, Catherine de Vivone, Marquise de Rambouillet. Entrons dans la Chambre Bleue, où trône, couchée dans un haut lit à baldaquins, la maîtresse de céans ; glissons nous dans la ruelle en compagnie des nombreux habitués du « Rond » nous sommes dans le temple de la Préciosité.

Molière nous a montré les Précieuses Ridicules. Boileau les a exécutées. Elles sont ainsi passées dans l'Histoire sous l'image de femmes manierées, alambiquées, faisant grand usage de fards, de mouches, de parfums..., parlant un langage subtil, quasi inintelligible, usant de métaphores recherchées et refusant d'appeler les choses par leur nom. Voici par exemple, exprimée en style « précieux », une déclaration d'amour à une dame : « Les escopettes de votre beauté brûlent assez le pourpoint de mon âme, sans que le canon de votre rigueur brise les os de mes prétentions ! « Qu'est-ce qu'un miroir ? : « Le conseiller des Grâces ». Une carafe ? : « La mamelle de cristal ». Une cheminée? « L'empire de Vulcain ». Un violon ? « L'âme des pieds ». Un

éventail ? « Le Zéphyr »... Une chose n'est très belle : elle l'est furieusement (On dit aujourd'mui : vachement) ; Devant une beauté on s'écrie : « Est-ce qu'on n'en meurt point ? » et en face d'un récit horrible : « Ah ! de grâce, ne me dites pas... ! »

Vous souriez !!

Alexandrie, tel un écrin fidèle, conserve les perles d'une certaine grâce perdue...

Excès de raffinement dans le langage, dans la pensée, dans les manières : la Carte du Tendre dressée par Madeleine de Scudéry dénombre 9 espèces d'estime, 14 sortes d'affection, 12 variétés de soupire, 8 catégories de beauté... etc... etc... Comme dans le cas de « Tartuffe », Molière a eu raison de railler l'abus, l'excès, la déviation de pensée.

Mais les précieuses ne furent pas toutes ridicules ; certaines furent fort intelligentes, pleines d'esprit et de jugement. Je vous propose même de voir en elles des contestataires vigoureuses et progressistes.

A qui, à quoi en veulent-elles donc ? Elles protestent d'abord contre la vulgarité, la grossiereté qui sévit en France à la fin du XVIème siècle et dans la première moitié du XVIIème, sous les règnes d'Henri IV et de Louis XIII : à la Cour même, on pratique, selon des témoins sûrs un langage de corps de garde et on sait que Louis XIV se tenait très mal à table. Elles prétendent réagir, instituer des attitudes et des relations délicates, mettre de la politesse dans la vie et dans les sentiments, du raffinement dans le langage. Elles ont parfois dépassé le but : leur intention fut bonne et la langue classique leur doit en partie sa précision et sa pureté. Elles ont contribué à susciter « l'Honnête Homme » du XVIIème siècle.

Un autre objet de leur contestation, c'est le marriage, en tant qu'institution : pas moins ! Avez-vous le courage de lire jusqu'au bout quelques spécimens de la littérature précieuse ? Je vous conseille : Le Grand Cyrus, 10 volumes, Clélie, 10 volumes, l'Astrée, 12 volumes, 5.000 pages, non terminé... vous retiendrez que ces dames s'insurgent par la voix des miliers de personnages qui parlent, agissent, s'agitent, surtout qui aiment, contre l'usage, courant à l'époque, d'imposer à une fille, un mari, sans consulter son goût ni son cœur. Les considérations matérielles, fortune, dot, héritage, alliances de familles, décident ordinairement du destin des jeunes filles, non seulement dans l'aristocratie, mais aussi dans le monde bourgeois. Un jeune cynique disait d'une riche héritière qu'il voulait épouser : « vue de **dot,** elle n'est pas mal ! ».

Les Précieuses contestent cette pratique inhumaine. Elles s'insurgent contre la brimade « cruelle » imposée à leur sexe en vertu de traditions sociales injustes. Elles revendiquent leur titre de « Précieuses », justement parce qu'elles ont du prix, une valeur dont elles prennent conscience, qu'elles découvrent, analysent, ensemble dans les salons et dans les ruelles, au cours d'interminables caquetages, conversations, divertissements psychologiques, ingénieux et raffinés.

Ayant conscience de leur prix, elles estiment qu'elles sont en droit de se défendre, de ne se rendre spontanément qu'au bout d'une longue conquête, et selon les lois d'une stratégie amoureuse, compliquée. Julie d'Angennes, fille de la Marquise de Rambouillet, accorde sa main à son soupirant Montausier, après 14 ans de cour ! L'abondante littérature précieuse propose maints exemples de ce genre.

La Précieuse est une féministe, une championne des droits

de la femme. Ausi dresse-t-elle contre elle la réaction brutale de la virilité offensée, car elle s'insurge contre le despotisme de l'homme. Par contraste avec ces « mariages enchaînés », tantôt elles brandit l'étendard de la révolte, l'abandon aux passions : « Ne les combattez pas ; abandonnez vous, plutôt que de vous amuser à les vaincre, cherchez plutôt à les satisfaire et vous n'en serez pas si tourmentée... » Elles cherchent une issue pour échapper à leur condition, une revanche à leur état. Elles attaquent l'institution même du mariage, qui asservit la femme et tue le vrai mariage, disent-elles. Elles se risquent, ça et là, à prôner l'amour libre, le seul vrai, et réclament le droit au divorce. Leur mouvement comporte des flottements, des incertitudes, des contradictions, des outrances. C'est le fait de toute révolution. Il reste qu'elles ont affiné la langue et la pensée, ouvert la voie à la psychologie classique et contribué au respect dû à la femme.

Le XVIIème siècle (1600-1700) est traversé par des courants de sourd contestation politique et sociale. Gênés dans leur expression par la rigueur sévère du Pouvoir, ils n'en sont pas moins significatifs : ils préparent la grande explosion du siècle suivant.

Je citerai, sans m'étendre, comme un indice révélateur, la « Querelle des Anciens et des Modernes ». Elle occupe des pages, des chapitres, des volumes dans l'Histoire littéraire. C'est une affaire vieille comme le monde : le conflit des générations, le heurt des jeunes et des vieux. Boileau parle au nom des Anciens, qui représentent pour lui le dernier mot de la beauté esthétique : toute forme d'art moderne lui est suspecte. Cette attitude d'esprit fausse souvent son jugement. Le porte-parole des Modernes est Charles Perrault, que nous connaissons tous : il est l'auteur

des « **Contes de ma mère l'Oye** ». Il est soutenu par la bande turbulente des jeunes écrivains « **La nouvelle vague** » ; ils pensent que l'art et la beauté ne sont pas limités à un siècle ou à un pays ; notre temps disent-ils, est même en progrès, puisque « montés sur les épaules des Anciens, nous voyons plus loin qu'eux ». Cette phrase est de Fontenelle, neveu de Corneille. C'est dans un de ses traités **(Entretiens sur la pluralité des Mondes)** qu'on lit cette phrase écrite en 1686 : « **L'art de voler ne fait encore que de naître. Il se perfectionnera et, quelque jour on ira jusqu'à la lune** ». Celui-là il croyait au progrès et son regard le portait vers l'avenir, il n'est pas tendre pour les réactionnaires.

Cette querelle, « une guerre de religion littéraire », avec tout ce que ce mot recèle de fanatisme, d'étroitesse de vues, de violence, a duré tout le siècle. Il n'est pas certain qu'elle soit terminée. On en suit les péripéties au cours des générations. Au XIXème siècle la lutte fut particulièrement ardente. C'est une forme de contestation, un refus du passé, un appétit de progrès.

Il s'agit moins, maintenant, en la deuxième moitié du XVII siècle, de joutes intellectuelles, que de la remise en question du statut de l'Homme de sa dignité, de sa place et de son rôle au sein de la société : l'enjeu est plus sérieux.

Louis XIV, dans ses «Mémoires», a écrit: «Quelque mauvais que puisse être un prince, la révolte de ses sujets est toujours infiniment **criminelle** ». Cette phrase nous permettra d'apprécier à sa juste valeur, le courage de ceux qui ont osé porter la contestation à la face du Roi-Soleil.

Vauban, architecte militaire, a garni les frontières et les villes de places fortes, de citadelles, de défenses de toute sorte.

Il est maintenant à la retraite (1690). Il entre en Littérature par la rédaction d'un mémoire : « La Dîme Royale » et un «Testament politique», où il proteste contre les inégalités sociales, les insjustices fiscales, les misères du peuple qu'il a vues de près, lors de ses multiples pérégrinations à travers le Royaume. « Je me sens obligé d'honneur et de conscience de présenter à Sa Majesté qu'il m'a paru que de tous temps on n'avait pas eu assez d'égards en France pour le menu peuple et qu'on en avait fait trop peu cas. Aussi c'est la partie la plus ruinée et la plus misérable du royaume ; c'est celle cependant qui est la plus considérable du royaume ; c'est celle cependant qui est et la plus misérable du royaume ; c'est celle cependant qui est la plus considérable par son nombre et par les services réels et effectifs qu'elle lui rend. C'est elle qui porte toutes les charges, qui a toujours le plus souffert et qui souffre encore le plus... » Malgré le ton courtois et prudent de ce Mémoire, Louis XIV explosa : peu s'en fallut que Vauban n'allât finir ses jours à la Bastille, d'autant plus que le Mémoire, imprimé clandestinement, s'était répandu sous le manteau depuis 1699. Les exemplaires sont saisis et l'auteur poursuivi : c'est la disgrâce mais ce n'est pas sous la vengeance du Roi, mais c'est à la commune disgrâce de la mort que Vauban succomba en 1707, sans laisser au Roi le temps d'assouvir son ressentiment.

La voix de Vauban ne fut pas seule à contester l'état social et la politique fastueuse du Grand Roi. Les pages ou La Bruyère trace le tabteau lamentable des paysans sont dans toutes les mémoires : « Et l'on voit de ces animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus dans la campagne, noirs, livides et tout brûlés de soleil ; ils grattent la terre et se retirent la nuit dans des tannières où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines. De nouveau La Bruyère a une contestation sociale. Dans « Contre la guerre » il nous dit : « Il y a des misères sur la terre qui saisissent le cœur, il manque à quelques uns

jusqu'aux aliments : ils appréhendent de vivre cependant que de simples bourgeois, seulement à cause qu'ils étaient riches ont eu l'audace d'avaler en un seul morceau la nourriture de 100 familles... ». Sa contestation de la politique belliqueuse de Louis XIV est également connue : elle s'exprime aussi en terme réalistes et vigoureux.

« Petits hommes haut de six pieds, tout au plus de sept, approchez, répondez un peu... Si vous voyez deux chiens qui s'aboient, qui s'affrontent, qui se mordent et se déchirent, vous dites : « voilà de sots animaux » et vous prenez un bâton pour les séparer. Que si l'on vous disait que tous les chats d'un grand pays se sont assemblés par milliers dans une plaine et qu'après avoir miaulé tout leur saoûl, ils se sont jeté avec fureur les uns sur les autres et ont joué ensemble de la dent et de la griffe ; que de cette mêlé, il est demeuré de part et d'autre neuf à dix mille chats sur la place, qui ont infecté l'air à dix lieues de là par leur puanteur, ne diriez-vous pas : «Voilà le plus abominable Sabbat dont on ait jamais ouï «parler». Et si les loups en faisaient de même ? quels hurlements ! Quelle boucherie ! Et si les uns et les autres vous disaient qu'ils aiment la gloire, concluriez-vous de ce discours qu'ils la mettent à se trouver à ce beau rendez-vous, à détruire ainsi et à anéantir leur propre espèce ? Ne ririez-vous pas de tout votre cœur de l'ingénuité de ces pauvres bêtes ?...

En 1693, Fénelon entre en lice. Il est précepteur du petit fils de Louis XIV, le Duc de Bourgogne. C'était un élève rude ; «il était né terrible », dit Saint Simon, il sentait trop qu'il était le petit fils de Jupiter... Il cassait les pendules quand elles ne marquaient pas l'heure qu'il voulait. Il injuriait la pluie quand elle l'empêchait de sortir. Un jour, il dit à son maître qui le

réprimandait : « Non, non, non Monsieur : je sais qui je suis et je sais qui vous êtes ! ». Un pur contestataire.

Donc en décembre 1693, Fénelon écrit au Roi une lettre terrible. Il lui reproche son absolutisme, le culte entretenu de sa personne, la dureté de son cœur. « On vous a élevé jusqu'au ciel et vous ne voyez plus la terre. Vos peuples que vous devriez aimer comme vos propres enfants meurent de faim. Le royaume est devenu un grand hôpital désolé ». Il s'élève surtout contre la guerre qui épuise l'état et « le met en danger de périr, même lorsque l'on remporte de grandes victoires ». Il propose, pour résoudre les conflits, un arbitrage international qu'il appelle « La Société du Genre Humain ».

Nous imagions la fureur du Roi à la lecture de ce message. Mais le lion, chargé d'ans, fléchissant dans ses réactions : il garda secret son ressentiment. Ces idées, Fénelon les tournait en sa tête depuis longtemps. Pour instruire son difficile élève, et lui enseigner l'histoire et les principes d'une saine politique, il racontait les voyages du fils d'Ulysse, parti à la recherche de son père qui tardait à rentrer au foyer, après la Guerre de Troie. Le garçon, est conduit par un sage precepteur, Mentor, qui lui dessine, au gré des circonstances et des rencontres, le comportement-type du roi idéal. Il fréquente quelques bons rois et plusieurs autres ; il l'introduit à la cour du roi Pygmallion et au royaume d'Idoménée, lequel ressemble comme un frère au Roi-Soleil : même autoritarisme, même dureté, même dédain de la vie de ses sujets, même amour dit un contemporain du faste et de la guerre. Louis XIV « se reconnut à chaque page ».

Mentor-Fénelon s'en donne à cœur joie pour mettre à nu les abus qui le révoltent. Une bombe se cachait sous cette prose fleurie, dissimulée derrière l'érudition, l'histoire et la

géographie. Le « Télémaque » est le premier grand ouvrage révolutionnaire.

Fénelon ne l'avait pas publié. On dit que les indiscrétions d'un libraire le lancèrent dans le public en 1699, à l'insu de Fénelon. Ce dernier point est moins sûr. Cette fois, Louis XIV excité par Bossuet qui n'aimait pas son rival, accusa le coup et frappa : les courtisans chargèrent à l'envi le pauvre pédagogue ; les reproches les plus dûrs, les mots les plus injustes lui furent alors décochés : « de crime de lèse-majesté, atteinte à la sûreté de l'Etat, miel empoisonné, monstre de perfidie, Borgia »... etc... Il perdit sa place, sa pension, son logement de fonction à Verseilles et on l'envoya moisir à Cambrai, un obscur évêché crotté ».

Les « Aventures de Télémaque » furent traquées, proscrites, saisies par la police, comme un livre maudit : ce qui assura bien sûr son succès et entama cruellement le prestige de l'Aigle. Le 7 Janvier 1715, sa voiture ayant dérapé dans un fossé, Fénelon mourut, victime déjà d'un accident de la route : décidément les voyages, ceux de Télémaque, pas plus que les siens, ne lui étaient favorables !

Le 14 septembre suivant, le Roi-Soleil s'éteignit, mais la virulence du poison coule désormais dans les veines de l'Ancien Régime. Encore quelques années et Beaumarchais fera applaudir, par le peuple et par ceux-là mêmes, inconscients et aveugles, qui vont perdre leur tête sous la guillotine, les violentes diatribes du « **Barbier de Séville** » et du « **Mariage de Figaro** »...

— « Aux vertus qu'on exige dans un domestique, Votre Excellence connaît-elle beaucoup de maîtres qui fussent dignes d'être valets ? »

— Un Grand fait assez de bien quand il ne nous fait pas de mal ».

— « Non, Monsieur le Comte !... parce que vous êtes un grand seigneur, vous vous croyez un grand génie. Noblesse, fortune, un rang, des places... Qu'avez-vous fait pour tous vos frères ? Vous vous êtes donné la peine de naître.... Tandis que moi, morbleu !

— Et brûlant de placer dans le mariage, une bonne satire de la Justice, il montre une scène — Techniquement inutile — pour jeter son fait à un juge qu'il déteste et pour attaquer, une fois de plus l'institution judiciaire.

N'avez vous pas ressenti, au cours de cette longue promenade qui nous a menés, à grande allure, de Socrate à Beaumarchais, une impression de monotonie et de répétition ? Personnellement, je l'ai éprouvée. Finalement, la contestation humaine est peu variée, uniforme ; de siècle en siècle, elle se répète, sans grande originalité ; elle évolue toujours dans le même cercle et poursuit les mêmes objets : la liberté, la justice, la paix, l'égalité sociale, l'amour, le progrès. Rien de nouveau sous le soleil ! Le cycle des générations tourne, tel un disque et les mêmes airs reviennent, accommodés seulement — en surface — au goût du jour.

Le champ de l'Homme est étroit et son domaine petit. Il y a longtemps qu'un philosophe traitant de la liberté humaine a vu l'Homme, « comme un chien attaché derrière un char », ou comme une « chèvre à un pieu », au bout d'une corde : son

périmètre est restreint et limitées les variantes de ses trouvailles et de ses itinéraires...

Et voilà ! J'ai bouclé mon circuit. Je ne crois pas avoir jamais fait, dans ma carrière de professeur, un cours de Littérature aussi copieux, devant des étudiants aussi sérieux et aussi sympathique. Je vous remercie Mesdames et Messieurs, de votre attention.

Mais encore un dernier mot. Henri Rochefort, le polémiste contestataire de **« La Lanterne »**, fondateur de l'**« Intransigeant »**, avait inscrit la formule suivante en tête de ses feuilles explosives: « Tant que les choses iront systématiquement mal, je répéterai systématiquement qu'elles ne vont pas bien ! ». En attendant l'âge d'or, où les choses iront systématiquement bien, la contestation n'est pas prêt de s'éteindre, et la littérature a devant elle encore un bel avenir...

C'est un aspect de la « lutte pour la vie », un effort émouvant pour la conquête et l'aménagement harmonieux de notre «microcosme». La contestation est source de progrès; finalement à coup de retouches, elle embellit le monde : comme après les nuages et le fracas de la tempête, la nature ressucite plus verdoyante, et le ciel resplendit, plus pur, plus lumineux.

Joseph Déchanet

IMPRIMERIES RAMSES
Téléphones 21912-39778

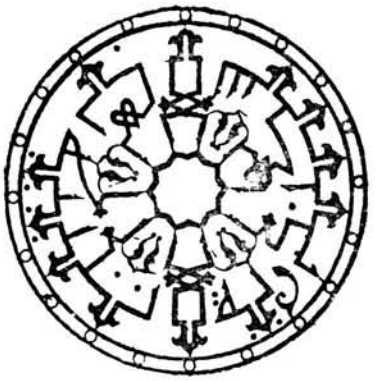
JOSEPH DECHANET

- Etudes secondaires et supérieures à l'Université de DIJON. Licence de Lettres Classiques : certificat de Langue et Littérature Françaises, Etudes Latines, Etudes Grecques, Grammaires et Philosophie. Diplôme d'Etudes Supérieures. Certificat de Littérature Allemande.

- Enseignement en France, puis au Cameroun : Professeur de Lettres au Lycée Joss de Douala. Rédacteur d'une émission à Radio-Douala 1955

- Directeur du Centre Scolaire « **Alucam** », Franco-camerounais d'Edéa : 1957-1963.

- Directeur du Centre Scolaire « **Paidopolis** », à Aspra-Spitia (Grèce) : 1963-1970. Correspondant de l'Ecole Française d'Athènes.

- Professeur au Lycée Montaigne de Bordeaux : 1971.

- Censeur des Etudes Françaises au Collège Saint Marc, Alexandrie, depuis 1972.